

# Le feuilleton : les deux dames de chez Marc-Antoine : (suite)

Autor(en): **Héritier, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 9

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220915>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

5 Le parapluie aérostat, ou parapluie des grosses dames, qui était affligé d'une étrange manie: celle de vouloir, au moindre soufflé du vent, entraîner sa propriétaire au sein des nues.

Les parapluies de cette dernière espèce avaient généralement une fin misérable: l'eau boueuse du ruisseau les emportait, carcasses de martyrs grotesques, alors que les parapluies qui se respectent terminent leur carrière dans une honorable retraite, au bureau des objets perdus.

La guerre a porté au parapluie un coup dont il ne se relèvera pas. Les hommes se sont habitués à supporter le mauvais temps et ne s'embarassent plus de cet engin qu'ils estiment encombrant et disgracieux. Quant aux femmes, elles ont à peu près réduit leurs parapluies aux dimensions d'un bâton de rouge. On peut dire qu'aujourd'hui le parapluie tend de plus en plus à disparaître, tout au moins le parapluie individuel et portatif.

Il cède progressivement la place à une sorte de parapluie collectif et muni de roulettes que l'on appelle taxi.

Je voulais, pour terminer cette monographie, vous parler de l'influence du parapluie sur l'esthétique de l'architecture, influence qui est sensible notamment dans le dôme des Invalides et la coupole de l'Institut. Mais je m'aperçois que je n'ai plus d'encre dans mon stylo. Ce sera pour la prochaine fois.

Georges Armand.

Politesse. — Maman. — Bébé, j'espère qu'en faisant la dinette avec tes petits amis, tu n'as pas repris deux fois du gâteau, comme je te l'avais recommandé.

Bébé. — Non, maman, j'en ai pris deux morceaux tout de suite.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

— Si ces dames veulent descendre dîner. C'est la vieille Catherine qui, du seuil de la chambre de Mademoiselle, convie pour le repas de midi. La cloche de Fiermont sonne à toute volée. Catherine est exacte. Hier soir, ces dames ont convenu qu'elles mangeraient en famille, sauf le matin. Et, comme il n'y a ici ni timbre ni gong, pour appeler les gens à l'heure des repas, Catherine fait l'office de héraut très dignement. Ce matin, à la cuisine, le bovaïron, qui a vu un gong dans un hôtel de Ley-sin, a bien proposé de tambouriner sur une plaque à gâteau, mais la servante a répondu, aigrement, que ses plaques « ne sont pas là pour faire du déterpin ».

— Et puis, a-t-elle ajouté, j'irai assez les appeler, ces dames. J'ai encore une langue, Dieu merci.

— Pour sûr, approuva Prutschy, le vacher, pour sûr, et une bonne...

Mais Catherine n'a pas daigné répondre.

Avec ses trois petites fenêtres aux rideaux de mousseline blanche, aux lambrequins d'indienne claire, la grande chambre — la « chambre rangée » — semblait par sa gaieté avenante, souhaiter la bienvenue aux arrivants. Mme Dupertuis l'avait, pour le moment, transformée en salle à manger, car aux Sabinnières, maîtres et domestiques, fidèles aux vieilles traditions, mangeaient, à l'accoutumée, tous ensemble, dans la vieille et vaste cuisine, royaume de Catherine: mais, on ne pouvait imposer cette coutume à ces dames de Paris.

Un table de milieu, couverte d'une nappe à damier et de services très corrects — la vieille argenterie des Dupertuis et des Burnier — invitait à s'asseoir. Des fleurs dans une coupe sur un guéridon. Fleurs des Alpes, rhododendrons, aux feuilles vert foncé doublées de rouille, gentianes printanières et gentianes dorées. Joli coup d'œil rustique, mais d'une rusticité riche.

Pauline, en entrant, prit une branche de rhododendron qu'elle mit à sa ceinture. Sur le gris perle d'un tailleur simple, mais du bon faiseur, ces corolles, les tiges rose pâle, les autres presque pourpres mettaient une tache jolie. Mme Gerbier approuva:

— Délicieuses, ces fleurs, dit-elle. C'est d'une finesse!

— Et comme elles sont différentes de celles qu'on achète aux fleuristes, remarqua, un peu naïvement Pauline.

Tante Julie entra. Elle salua gracieusement et s'informa de la santé de ces dames. Avaient-elles passé une bonne nuit? Les chambres leur plaisaient-elles? Si quelque chose manquait, ces dames n'avaient qu'à réclamer, on s'empresserait à les satisfaire. La montagne n'est pas la ville, surtout Paris. Cela dit très gentiment, mais sans obséquiosité. Beaucoup plus comme une maîtresse de maison qui s'intéresse à ses invités que comme une hôtelière désireuse de retenir les clients. Pauline sentit fort bien cette différence et l'apprécia. Elle eût été, en quelque sorte, fâchée de s'asseoir à la table d'une aubergiste, elle ne l'était pas de voisiner avec cette personne simple qui parlait en propriétaire. Et elle regardait, un peu curieuse, un peu amusée, la vieille montagnarde, at-trayante dans son costume de maison.

Tante Julie n'avait jamais été coquette, mais elle avait toujours eu le respect de sa personne, ne négligeant jamais l'exquise propreté et certaines recherches bien féminines qui la rendaient, même dans sa mise de chaque jour, fort avenante. Sa robe de « popeline » grise datait sans doute de plusieurs années, mais on ne le remarquait pas. Son fichu de soie à franges, sa coiffe de tafetas garni de dentelles, tout cela n'était pas neuf, mais s'harmonisait merveilleusement. Et puis, jolie encore sous des cheveux grisot-nants, le visage un peu rond — visage des Burnier, disait-on dans la vallée — en encore très frais, très jeune, avec des yeux bleus pleins de gaieté, un sourire bon et aimable, un air de douce sincérité. A côté d'elle la petite dame Gerbier, si fluette, si « minolette », selon le mot du vacher Frutschy, paraissait une enfant vieillie, mais demeurée chétive et timide, malgré l'âge et les contingences de la vie, contingences d'ailleurs acceptées sans murmure, sans réaction.

Tante Julie indiqua du geste deux chaises.

— De ces deux places, mesdames, vous jouirez de la vue... Ah! voici mon fils.

Un éclair d'orgueil dans les yeux bleus. Un haut-la-tête presque imperceptible.

— Voici mon fils!

Marc-Antoine saluait. D'un coup d'œil, Pauline le détailla. La veille, elle l'avait simplement vu, pour ainsi dire, à la hâte, en passant. Maintenant, avec sa curiosité avertie de Parisienne, un peu cosmopolite, elle le jugeait, elle le pesait, elle le taxait. L'examen ne fut ni favorable, ni défavorable. « Un peu paysan, pensa-t-elle, et mal habillé. » Assurément, le « complet », coupé et cousu par un tailleur de petite ville, n'avait ni le chic, ni le fini d'un vêtement parisien.

On se mit à table. Menu peu compliqué, mais cuisine soignée. Catherine avait tenu à montrer ses talents.

— Il ne faut pas qu'elles se croient qu'il n'y a que leur Paris au monde. On sait aussi cuire une soupe et rôtir un poulet, par chez nous.

Et, de fait, omelette, jambon, laitues entières, poulet et petits pois étaient des plus recommandables. Pauline mangeait de bel appétit, pas le moins du monde neurasthénique. Madame Gerbier, « très petite fourchette » félicita pour la succulence de la volaille.

— Exquise, en effet, approuva Pauline.

— Encore une aile, mademoiselle? offrit tante Julie.

— Volontiers. C'est effrayant combien je mange. Vous allez me croire une ogresse.

— Tant mieux, mademoiselle. Mi vau allà tsi lo bllandzi ke tsi lo meidzo, dit-on chez nous.

— Ce qui signifie?

— Mieux vaut aller chez le boulanger que chez le médecin.

A ce sage propos, Mme Gerbier s'extasia sur l'excellence du lait et du beurre servis au petit déjeuner. Pauline demanda:

— C'est du lait de vos vaches, n'est-ce pas?

Marc-Antoine, lorsqu'on parlait de leurs bêtes, se montrait toujours flatté et répondait volontiers:

— Oui, mademoiselle. Ou plutôt, d'une de nos vaches.

— Une spéciale?

— C'est-à-dire, mademoiselle, que, pendant votre séjour, je fais mettre à part le lait d'une bête désignée, toujours la même.

— Son lait est meilleur?

— Je ne dirai pas cela, mais si, par hasard, vous désirez, dans la journée, boire du lait frais, j'ai voulu qu'on ne le changeât pas.

— C'est trop aimable, remercia Pauline: Vous nous gâtez.

(A suivre).

G. Héritier.

Un domestique bien stylé. — Neuf heures du matin.

— Comment? vous deviez me réveiller à cinq heures! qu'est-ce que vous attendiez?

— J'attendais que Monsieur me sonne!

Royal Biograph. — Pour son programme de cette semaine, la Direction du Royal Biograph s'est assurée la dernière création du célèbre artiste John Barrymore Jim le Harponneur, merveilleux film maritime artistique et dramatique en 5 parties. A la partie comique mentionnons Le Cycliste Cyclone, 20 minutes de fou-rire avec le désopilant comique Pieratt. A chaque représentation, Le Ciné-Journal Suisse avec ses actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30; dimanche 27, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Ce sera bien certainement, dans les annales du cinéma, le plus grand événement que la présentation de Faust, merveilleuse réalisation cinématographique du chef-d'œuvre immortel de Goethe, dont la puissance à l'écran atteint son maximum d'intensité. Les interprètes de Faust sont tous à la hauteur de la tâche gigantesque qui leur est confiée. Le plus célèbre des tragédiens de l'art muet, Emile Jannings, joue le rôle de Méphisto; à ses côtés, on admirera Mlle Camille Horn, une Marguerite qui a pour elle jeunesse et beauté; M. Gösta Ekman, un séduisant Faust, et Mme Yvette Guilbert, l'artiste française bien connue, dans le rôle de dame Marthe. Les plus belles pages de la partition de Gounod seront jouées par l'orchestre renforcée du Théâtre Lumen, sous la direction de M. Ern. Wuilleumier.

Pour la rédaction: J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

Garçon!

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Voulez-vous de bonnes GRAINES potagères, fourragères ou de fleurs?

Adressez-vous à la maison

Michel GLOOR, Grainier

Avenue de Beaujeu 5, vers place Chauderon, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

\*\*\*\*\*  
 Bitter Diablerets  
 Apéritif sain  
 \*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*  
 VERMOUTH CINZANO  
 Un Vermouth, c'est quelconque,  
 un Cinzano c'est bien plus sûr.  
 P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un  
**Centherbes Crespi**  
 l'apéritif par excellence.